

La vélomanie : par un cavalier de mauvaise humeur

Autor(en): **Gringalet**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA VÉLOMANIE

PAR UN CAVALIER DE MAUVAISE HUMEUR

Nous rentrons à deux du marché de M. L'hiver succède à l'arrière-automne ; les châtaigniers et les noyers finissent de se déplumer, et la vaudaire, donnant sans entrave dans la trouée entre St-Maurice et le lac, fait osciller le pont de Collombey comme une escarpollette.

Et nous trottons toujours fouettés et excités par le vent.

Il avait plu pendant la nuit ; de larges flaques d'eau coupées de loin en loin par des îlots de gravier fraîchement épanchés, rendaient la marche fatigante et salissante pour les rares piétons qui se hasardaient sur la route.

Soudain, à un contour et à environ un kilomètre devant nous, j'aperçois un personnage de grande taille, coiffé d'un superbe chapeau castor, vêtu d'une lévite à panneaux, qui festonnait et sautillait sur la route, à la façon d'un chat qui craint de se mouiller les pattes.

En deux minutes nous sommes sur lui, et je reconnais un des membres influents du vélocub, qui, en été, ne parle que match et record, et qui, malgré ses performances, n'a pas échappé au sort de ces abatteurs de kilomètres ; il a pendu sa machine au clou, en attendant, comme les moussillons, que le soleil soit assez chaud pour la remettre en mouvement.

Quel débarras !... On serait tenté d'aimer la froide saison simplement parce que vous ne sortez plus, messieurs les pédallistes, cyclistes, confortabilistes. Vous devenez décidément encombrants avec vos brouettes de Tolède ; les routes sont tout à vous ; on n'entend plus que vos sirènes ou votre grelottière. Vous effrayez les ânes et les enfants ; vous écrasez ou bousculez tout ce qui n'est pas assez rapide pour fuir devant vous ou trop faible pour vous résister : reptiles, volailles et batraciens.

Il a fallu un syndic, capitaine de cavalerie, pour vous mettre au pas de gré ou de force dans une commune où, comme du reste partout ailleurs, vous ne respectez aucune affiche : *Au pas, amendé 6 francs. Contour au pas. Attention au tramway*, etc.

De quel droit faites-vous ranger les gens, si ce n'est même quelques naïfs cochers, pour passer devant avec l'allure d'un chien qui a trempé sa queue dans l'essence de térébenthine ? Voulez-vous absolument comparer votre sport à l'équitation que vous singez partout et à laquelle vous empruntez les expressions techniques : raid, piste, record, selle, etc. Vous lui copiez même son costume, vous portez déjà la cravache, et sous peu, je ne m'étonnerais pas de vous voir en habit rouge, culotte Saumur, bottes Chantilly, éperons à chaînettes. Vous voulez absolument comparer vos roues de charrette à « la plus noble conquête de l'homme sur la nature », c'est un tort ; matchez, si vous le voulez, avec ceux qui marchent sur l'acier ; les pneu, les trams électri-

ques ou à air comprimé, les patineurs, les luges ferrées.

Vous pouvez même, comme vous semblez si dédaigneux pour les pékins qui ne font pas 150 kilomètres avant déjeuner, vous mesurer avec la malle des Indes, les éclairs du Pacific Railway, les grands transports comme la *Touraine*. Qui sait même si vous ne parviendrez pas un jour à traverser la mer Rouge sans la fendre par le milieu.

Pendant la belle saison, on ne voit, on n'entend que vous — sur bonne route s'entend ; — sitôt les mauvais chemins, la boue, le gravier, le verglas, la neige, on ne vous voit plus. Votre règne est éphémère comme celui des libellules, et l'on pourrait croire que vous vous hivernez comme les blaireaux.

Vous ne marchez pas mal sur le plat, mais le plus petit obstacle, le chemin vicinal, la montée un peu forte, le pré, les champs, macache !... Il n'y a de jour où l'on ne vous rencontre poussant vos rapides coursiers avec l'allure d'une colonne d'ambulance, ou vous faisant trainer par de braves bêtes, l'un sous la bâche, l'autre dans la boîte d'une voiture.

On a introduit dans les armées modernes une arme nouvelle : la vélocipédie. J'avoue que je ne sais pas si le mot est juste. Pour porter des billets doux, commander des dix heures, je comprends que vous soyez gentils ; mais il vous faut encore bien perfectionner votre aplomb avant de pouvoir manœuvrer avec une pique de cosaque ou une latte de cuirassier.

Passe encore de taquiner les gens sur les routes ; mais vous encombrez encore les murailles avec vos réclames illustrées. Si les marchands de chevaux faisaient autant de tam-tam que vous, il n'y aurait plus de place pour afficher la Revalésière, le théâtre, le savon, sans compter tous les apéritifs destinés à couper définitivement l'appétit à ceux qui ne l'ont déjà pas trop robuste. Là, c'est un de vos intrépides habillé en diabolin, qui fait peur à un pauvre passant, au clair de la lune. Là, c'est un des héros de Gustave Aimard, qui court la steppa dans du foin aussi haut que le flat de la plaine du Rhône, à cheval sur un de vos rouets. Plus loin, c'est un vélocem en teint rosé, qui, en matchant sur la verte prairie, allume délicatement sa cigarette, pendant que ses concurrents cavaliers, rouges, bouffis, se cassent bras et jambes derrière lui.

Ailleurs encore, sur la tribune d'un vélodrome, une belle demoiselle sourit à un cycliste à mine fouinarde et tourne le dos à un gentleman cavalier. On dirait vraiment qu'il n'y en a plus que pour vous.

Eh bien, je crois que vous pouvez longtemps encore pédaler, réclamer, conner et recorder avant d'avoir, à vos répétitions de contorsions, autant de belles dames que pour le grand prix de Paris, ou des revues où il y a de la cavalerie comme à Prévouloup !

Et croyez-vous que ce soit chic d'être numérotés comme des fiacres ? Ce n'est plus le gris

pommelé de M. X., l'alezan brûlé de M. Y., le rouan vineux de M. L. ; c'est le n° 101 du D^r Trompe-la-Mort, le n° 11 du duc de Bois-sans-Soif, etc., etc.

Quoi ! vous êtes de grands hommes sur les grandes routes bien entretenues, mais vous n'avez encore rien découvert ni conquis... Votre machine est impeccable, dites-vous !... Et vos pédales faussées, votre levier tordu, etc., etc ?

Par ce bel hiver, on ne vous voit ni ne vous entend plus, et je ne puis m'empêcher de penser à la « Cigale et la Fourmi » : Vous pédaliez cet été avec aise, eh bien, allez-y voir maintenant !

GRINGALET.

UNE REPRÉSENTATION DE GUILLAUME-TELL.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Guillaume-Tell, à Altorf, l'année dernière, Paul Ginisty, du *XIX^{ème} Siècle*, publiait dans ce journal les lignes suivantes, qui amuseront sans doute quelques instants nos lecteurs.

Le *Guillaume-Tell* de Schiller se joue constamment en Allemagne. Il n'y a pas longtemps — c'est d'un témoin que je tiens le fait — une troupe donnait, dans je ne sais quelle petite ville, des représentations de cet ouvrage. Le comédien en vedette était un certain Grantz, renommé dans les emplois de « traître », à ce point qu'il avait pris, sur l'affiche, le pas sur l'acteur chargé du rôle de Guillaume-Tell. Grantz, naturellement, jouait le terrible bailli Gessler.

Grantz, ce jour-là, avait fait d'assez abondantes libations, si bien que le régisseur n'était pas sans inquiétude sur la façon dont il se tirerait d'affaire. Mais, au moment d'entrer en scène, Grantz paraissait avoir assez d'aplomb, et on se rassura. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, qu'il jouait étant un peu « ému ».

Le rideau, au troisième acte, se leva sur le décor de rochers et de forêts où Guillaume-Tell refuse de saluer le chapeau que Gessler a fait planter au bout d'une perche comme un symbole de son autorité suprême. Les montagnards, indignés de la fantaisie du bailli, entourent le vaillant Suisse et l'approuvent hautement, tandis que les soldats chargés de faire respecter l'ordre de Gessler essaient de s'emparer du célèbre archer.

Tout à coup, des rumeurs se font entendre, les cors sonnent une fanfare et un cri retentit : « Voici le gouverneur ! voici le gouverneur ! » A ce moment, l'attention du public est intense. Grantz paraît, en effet, avec le costume de Gessler, entouré d'hommes d'armes et de valets, la dague au côté, le faucon au poing. L'expression de méchanceté de son visage, sa chevelure en coup de vent, comme après une longue course dans la montagne, sa voix altérée par la colère, produisirent d'abord une profonde impression. Ses gestes, ses regards, ses moindres mouvements, dégageaient la fureur et la cruauté...

Aussi la salle est-elle en proie à une sorte